

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

Catarina ou la beauté de tuer des fascistes et Chœur des amants de Tiago Rodrigues

En programmant en même temps sa nouvelle création, *Catarina ou la beauté de tuer des fascistes*, et une recreation de sa première pièce *Chœur des amants*, Les Bouffes du Nord proposent une traversée de l'univers de Tiago Rodrigues. Un voyage entre passé et présent, où l'amour côtoie de près la violence.

Comment votre nouvelle pièce et une recreation de la première se sont-elles retrouvées ensemble aux Bouffes du Nord ?

Tiago Rodrigues : L'idée est venue d'une demande de la part des directeurs du théâtre, Olivier Mantéi et Olivier Poubelle. Ils souhaitaient que, en même temps que *Catarina ou la beauté de tuer des fascistes* où huit comédiens sont au plateau, je présente une forme plus légère. J'ai tout de suite pensé à *Chœur des amants*, ma première pièce en tant qu'auteur et metteur en scène, créée en 2007. J'ai vu dans cette proposition l'occasion de mesurer la distance que j'ai parcourue depuis que je fais des spectacles, de faire le point sur les transformations et sur les constantes de mon écriture. C'est une opportunité rare dans une vie d'artiste que de faire coexister une œuvre passée et une récente.

Le *Chœur des amants* que l'on peut découvrir aujourd'hui sera-t-il vraiment le même qu'à sa création, ou le temps l'a-t-il transformé ?

T.R. : On peut à son sujet parler de recreation. À l'origine, il s'agit d'une pièce courte que j'ai écrite alors que j'étais comédien depuis une dizaine d'années. Au Portugal, nous jouions essentiellement des pièces de répertoire, et j'avais envie d'autre chose. Avec *Chœur des amants*, je me risquais pour la première fois à partager mes textes avec des acteurs. Treize ans ont passé, j'ai créé de nombreux spectacles mais je cherche toujours à me mettre en danger lorsque je commence une pièce. Je ne veux jamais savoir vers quelle forme, vers quel récit mon idée de départ va me mener. C'est pourquoi j'ai voulu poursuivre l'écriture de cette première pièce. Dans la version qui se jouera aux Bouffes du Nord, on retrouve le texte original, suivi d'un texte nouveau.

Le spectacle est aussi interprété par deux nouveaux comédiens, Alma Palacios et David Geselson. Pourquoi eux ?

T.R. : Ce sont deux comédiens, deux amis de longue date. Alma a été mon élève à l'école de danse contemporaine P.A.R.T.S à Bruxelles, où j'ai enseigné le théâtre. Et j'ai rencontré David après avoir vu son formidable *En route Kaddish*, qui m'a donné envie de lui proposer de travailler sur *Bovary*, où jouait aussi Alma. Je sentais que la confrontation à un épisode plus ancien de mon parcours les intéresserait. Ce duel avec moi-même que représente la recreation de *Chœur des amants* leur doit beaucoup, comme chacune de mes pièces doit énormément à ses acteurs. C'est là l'une des constantes de mon écriture, qui se fait dans un aller-retour constant entre le plateau et l'extérieur. Alma et David connaissent ma manière de travailler, et ils y participent avec une intelligence que j'aime et admire.

« JE CROIS QU'IL EST IMPORTANT AUJOURD'HUI EN TANT QU'ARTISTE DE REVENDIQUER CETTE POSSIBILITE D'OUTRAGER »

La question du temps est l'un des points communs de *Catarina ou la beauté de tuer des fascistes* et de *Chœur des amants*. Comment s'exprime-t-elle dans ces deux pièces ?

T.R. : Dans la première partie de *Chœur des amants*, un couple traverse un épisode de vie où la mort est omniprésente. Une urgence médicale les met dans la nécessité de combattre le temps, dans un sprint à l'intérieur duquel ils cherchent un moment de soulagement. Le temps est tout autre dans la seconde partie du texte : on retrouve le couple treize ans plus tard, et l'on apprend ce qui leur est arrivé, et qui est advenu de leur enfant. L'exploration du temps est encore très différente dans *Catarina ou la beauté de tuer des fascistes* : sous les traits du fantôme de la faucheuse Catarina Eufémia assassinée en 1954 à Baleizão pendant la dictature fasciste, le passé s'invite dans le présent. Le jour où une autre Catarina, la plus jeune de la famille tueuse de fascistes, doit exécuter sa première victime, kidnappée pour l'occasion.

Vous nous parliez plus tôt de la mise en danger que représente pour vous chaque création. Où se situe-t-elle dans *Catarina ou la beauté de tuer des fascistes* ?

T.R. : Jusque-là, la dimension politique avait toujours été au second plan dans mon travail. Dans cette pièce, j'ai voulu l'affirmer. Comme son titre l'indique, cette pièce est une forme de provocation, qui pose la question de la place, de la légitimité de la violence illégale dans une lutte pour la défense de la démocratie. À travers l'histoire fictive d'une famille qui a pour tradition depuis 70 ans de tuer des fascistes, je prends le risque d'insulter certaines personnes. Attention, ce n'est pas là le but de la pièce. Mais traitant d'un sujet délicat, elle peut avoir cet effet. Je crois qu'il est important aujourd'hui en tant qu'artiste de revendiquer cette possibilité d'outrager. Il en va de notre liberté.

Que pouvez-vous dire aujourd'hui de la distance qui sépare les deux spectacles présentés aux Bouffes du Nord, en matière d'écriture ? Y voyez-vous plus de points communs que de différences, ou le contraire ?

T.R. : Je crois que si avec le temps, une personnalité s'enrichit de couches multiples de pensées et d'émotions, son cœur reste globalement inchangé. Âgé aujourd'hui de 43 ans, je me rappelle très bien des pensées du jeune homme de 12 ans que j'ai été. Et en matière théâtrale, je ne me sens pas si différent du garçon qui découvrait en 2007 sa façon d'écrire. Je suis toujours au plus proche des acteurs, comme je le disais plus tôt. Et si les sujets et les formes de mes pièces sont très divers, c'est en vertu d'un goût de l'inconfort qui reste inchangé. Et d'une recherche poétique que je poursuis de pièce en pièce. Y compris dans *Catarina ou la beauté de tuer les fascistes*, où la provocation est autant poétique que politique. En ces temps où la différence entre réalité et fiction est difficile à comprendre, mon geste poétique consiste à appliquer les règles de la réalité à la fiction. Et l'on verra demain.

Des mots ou des actes pour combattre le fascisme?

À Vidy, Tiago Rodrigues signe une œuvre puissante, dystopie ancrée dans un Portugal devenu fasciste. Remous dans les gradins.



La jeune Catarina (au centre) est en proie au doute face à la tradition familiale qui consiste à tuer un fasciste une fois par année.

©DR

Un timide brouhaha, d'abord, puis des huées. Des spectateurs quittent leurs sièges par grappes. Une femme bondit sur le plateau, tente de déloger un comédien et tance les autres: «Pourquoi vous ne faites rien?» On ne vous dira pas pourquoi la salle convulse mais, en ce mercredi soir de première, le Pavillon de Vidy a vécu l'un de ces moments rares où le théâtre et la vie se confondent. Avec «Catarina et la beauté de tuer des fascistes», Tiago Rodrigues signe une œuvre puissante, brechtienne et furieusement politique. La force de la nouvelle création du dramaturge et metteur en scène portugais ne se résume pas au climax du monologue final. Joyau serti de poésie, cette pièce chorale pulse par la richesse de son écriture mordante, engagée, enragée.

Fruit d'une écriture de plateau, cette dystopie prend ancrage dans un avenir proche. Dans un Portugal gangrené par un régime fasciste, une famille se réunit autour d'un plat traditionnel, le *revuelto*. En ce jour de fête, on trépigne: Catarina se fait attendre pour honorer le serment familial. Chaque année, l'un d'entre eux met à mort un fasciste impliqué dans un féminicide. Trois balles pour accomplir le pacte de vengeance de leur aïeule qui, dans une lettre, avoue avoir tué son mari, soldat resté de marbre face au meurtre de Catarina Eufémia. Depuis, chaque membre de la famille porte les stigmates de ce crime: tous, hommes et femmes, portent le prénom de Catarina. Et tous perpétuent cet héritage comme un acte de mémoire.

Mais ce jour-là, Catarina doute. «Tuer, n'est-ce pas trahir les mots et leur pouvoir?» Intense, véhémence, souvent drôle, la pièce déroule de multiples fils dramaturgiques: le poids de la famille, la puissance de la parole comme alternative à la violence, le choix de l'individu face au dilemme, la définition même de justice. Mais Tiago Rodrigues ne donne ni de leçons ni de réponses toutes faites. Il nous confronte à nos propres contradictions, à nos interrogations. Du grand théâtre.



CULTURIEUSE Biodiversité artistique.

«CATARINA E A BELEZA DE MATAR FASCISTAS (CATARINA ET LA BEAUTÉ DE TUER DES FASCISTES)» DE TIAGO RODRIGUES § DILEMME

Du 30 septembre au 3 octobre au [Théâtre de Vidy-Lausanne](#), puis à Toulouse, Cherbourg, Paris, etc.

En portugais, surtitres en français et anglais.

Vous souhaitez un théâtre intelligemment divertissant? Vous voudriez être dépaycé tout en étant relié à notre temps? Vous vous interrogez sur l'avenir des démocraties? Sur la montée du populisme? Vous signez des pétitions? Vous êtes révoltés par les propos fascistes? Vous doutez de vos convictions? Ou au contraire, vous êtes persuadé d'avoir raison? Vous détestez les donneurs de leçon mais vous adorez les histoires?

Voici ce qu'il vous faut : le formidable nouveau spectacle du génial Tiago Rodrigues.

Il était une fois une famille où tous et toutes se nomment Catarina, où toutes et tous sont vêtus de longues jupes traditionnelles, une famille de paysans dont les plus jeunes étudient à la ville. Ce jour-là, les Catarina se réunissent pour un repas familial. Depuis plus de 70 ans, chaque année à cette date, l'une d'entre elles est désignée pour tuer un fasciste.

La famille compte sept Catarina de trois générations. Mais c'est sans compter l'ancêtre disparue, la Catarina d'origine, celle dont la tragédie a conduit à l'inscription de ce rituel familial. Cette année, c'est au tour de Catarina, la fille préférée, de passer à l'acte. Sa première fois. Un jour de fête, un rite célébré et attendu par tous les membres du clan.

Le sol est terreux. Une cabane de bois surélevée, envahie par un chêne-liège, trône au centre de la scène: c'est le foyer, l'origine, les racines. D'un côté, une longue table garnie attend les convives. Pour l'instant, il n'y en a qu'un, en bout de table, silencieux et incongru, dans une tenue de ville.

Durant les presque trois heures que dure la représentation, pas un instant d'ennui. Entre humour et gravité, philosophie et politique, réalité et fiction, cet essai, ce conte initiatique, nous entraîne dans une spirale de récits, de questions, de situations, tous plus passionnants les uns que les autres.

« De quelle façon les démagogues populistes d'extrême droite, déjà habitués à exploiter la peur et le malheur, vont-ils exercer leur opportunisme politique face à la pandémie et à l'inévitable récession économique qui bientôt se fera sentir? Dans quelle mesure le sentiment d'impuissance des démocraties va-t-il s'aggraver face à la présence de ces hôtes indésirables qui déploient leurs rhétoriques xénophobes et autoritaires, en invoquant la valeur fondamentale de la liberté d'expression? Quels types de violence systémique donneront lieu à de violentes éruptions d'indignation? À quel point le déchirement jalonnait les mêmes sociétés qui choisissent aujourd'hui la solidarité et le consensus comme moyen de combattre la crise? À quel point la diversité de convictions qui nourrit la démocratie sera-t-elle menacée par l'unanimité ou le totalitarisme? Combien de temps passera-t-il avant que des peuples vivant aujourd'hui démocratiquement ne se rendent-ils pas disponibles pour envisager d'accepter des dictatures exceptionnelles pour résoudre des problèmes exceptionnels? »

Tiago Rodrigues, note d'intention du spectacle.

Non seulement le propos est intelligent et sensible, mais le scénario est palpitant, la mise en scène incroyablement vivante et inventive. Le décor se meut avec l'action grâce à des parois mobiles déplacées à vue. Un subtil jeu de lumière s'immisce entre les murs du foyer. La musique et le chant choral corroborent l'intrigue, renforcés par des moments de chorégraphie. L'interprétation de chaque comédien est formidable d'intensité.

Alors, oui, le public doit être concentré, il doit apprécier un texte exigeant, émaillé de dialogues loquaces et goûter aux diverses argumentations. Et figurez-vous que tout cela fonctionne à merveille! Car, face au dilemme moral et affectif de l'élue, chaque spectateur se fait sa propre idée... Mais c'est sans compter un dénouement magistral qui nous ébranle et nous transformerait presque de docte Jekyll en Hyde prêt à toutes les dérives...

Vivement une publication en français du texte de cette pièce incendiaire!

Le dilemme, comme celui auquel est confrontée Catarina, est une situation qui nécessite de faire un choix entre deux solutions aussi insatisfaisantes l'une que l'autre. Une double proposition qu'il faut résoudre en un temps donné par les circonstances.

Publié le 2 octobre 2020, blog *Culturieuse*

